

L'ECHO DES CAVERNES Année 1970 N°19

Ce numéro 19 de l'Echo des Cavernes, marque une fois de plus la vitalité et la jeunesse du spéléo-Club, dont l'effectif se maintient tout en se renouvelant.

Cette année, deux de nos jeunes "mordus" ont encore quitté Saint-Claude pour la poursuite de leurs études. Daniel Besson est allé rejoindre Patrick Paulin à Toulouse. Yves Vincent a rejoint Jacques Besson à Besançon. Aucun ne nous a quitté définitivement, loin de là. Aux vacances, tous reprennent aussitôt contact avec le Club, et le sous-sol les revoit toujours aussi mordus.

Deux nouveaux membres actifs, Jacques Muyard et Michel Drapier, ont demandé à s'inscrire à la société. L'effectif "permanent" de l'équipe s'est ainsi trouvé aussitôt reconstitué, et l'activité ne s'est pas ralentie, ainsi que vous pourrez le constater à la lecture de notre compte-rendu habituel.

Autre motif de ne pas douter de la relève : deux de nos membres actifs, Michel Jeantet et Danièle Manzoni se sont mariés le 24 octobre dernier, ce qui fait présager dans les temps futurs, une nouvelle génération de petits spéléos.

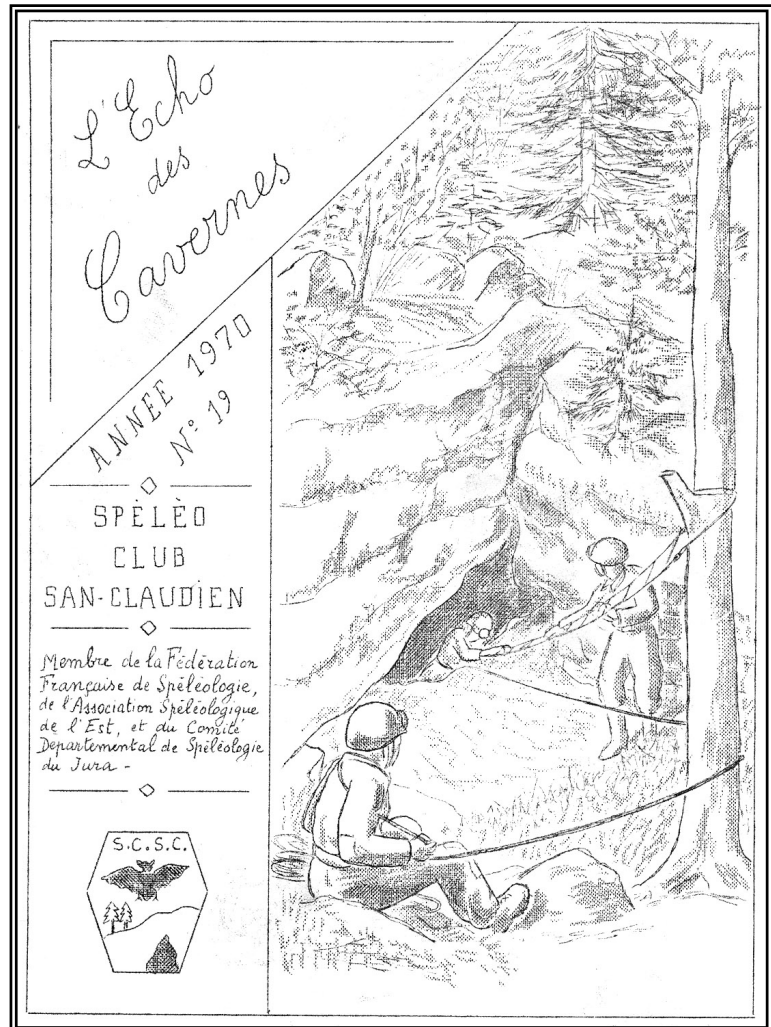
Notre secrétaire a fait cet été un stage dans le Vercors, pour l'obtention du grade de Moniteur Fédéral. Il vous en fera dans ce bulletin le compte rendu.

Nous publions aussi dans ce fascicule la seconde partie du texte sur les cavités de la vallée de la Semine, dont le début a paru sur notre précédent Echo.

□ ACTIVITES 1969

Le précédent bulletin était en cours de tirage, quand un spéléo, monté aux Foules en éclaireur, annonça au Club la bonne nouvelle attendue depuis de longs mois. Le passage était libre et le courant d'air rétabli. Le lendemain, trois hommes ont foncé vers les galeries terminales pour un raid éclair de 9 heures. Il s'agissait de récupérer des tuyaux de nylon, qu'un séjour sous terre de cinq ans avait tellement déformés qu'ils étaient devenus inaptes au siphonnage des laisses d'eau. L'équipe rentra sous la pluie, mission accomplie, et le lendemain l'eau envahit de nouveau les passages clés, avant de monter plusieurs fois jusqu'au porche.

Déterminés à faire sous terre le réveillon de fin d'année, nos jeunes spéléos, après bien des consultations, avaient jeté leur dévolu sur la grotte d'Antre, qu'une équipe avait reconnue suffisamment sèche par endroits,



pour qu'on puisse y festoyer dans un confort relatif. Une chute de neige énorme a rendu la cavité inaccessible, surtout de nuit, et le local a été, pour une fois, transformé en salle des fêtes.

Puis la neige a gelé suffisamment sur le plateau pour que le niveau des eaux souterraines baisse un peu dans le réseau des Moulins. Après désobstruction d'une galerie haute, une cheminée a été découverte, avec amorce d'un passage horizontal, inaccessible sans pitons. Le dégel s'est bientôt produit, renvoyant les spéléos à des visites de routine et à des prospections en surface. C'est ainsi que nos photographes ont été exercer leurs talents dans les beaux gouffres de la forêt de Poligny, et qu'une équipe a parcouru en détail, sans y faire de découvertes notables, la grande barrière rocheuse qui culmine entre Vaux-les-Saint-Claude et Rogna. Des visites ont été faites dans les cavités du Mont Bayard et du Mont Chabot, puis à la Pontoise, en compagnie de notre ami belge, Pierre d'Ursel de passage à Saint-Claude. D'autres sorties, une douzaine au total, ont été consacrées à des recherches géologiques et à des récoltes de fossiles. Une découverte cependant, celle d'une grotte vivante près de Villard-sur-Bienne, où une laisse d'eau coupe le passage à 20 mètres de l'entrée. Elle peut devenir pénétrable après siphonnage. Le 11 mai, le Président et le Secrétaire du Club se sont rendus à Lons-le-Saunier, sur invitation de Monsieur le Directeur de la Protection Civile, pour y remettre à jour avec les représentants des six autres clubs jurassiens, l'organisation des secours en site souterrain. On souhaite, bien entendu, ne jamais avoir à intervenir, mais, avec le

foisonnement d'explorateurs d'occasion ignorant tout du sous-sol et mal équipés, qui s'aventurent un peu partout, il est préférable de prévoir le pire.

A l'heure même où nos représentants délibéraient, la jeune équipe s'offrait aux Moulins une "première", en escaladant la cheminée entrevue quatre mois plus tôt, en explorant environ 300 mètres de galeries vierges. La topographie en était prévue pour la semaine suivante, mais l'eau est revenue !

Pourtant, le mauvais temps de ce joli printemps, où la neige est encore tombée sur les hauteurs au début de juin, a eu un heureux effet moral. Nos spéléos ont eu moins de regrets à passer leurs loisirs au local, pour y préparer l'Exposition du vingtième anniversaire du Spéléo-Club.

Cette exposition avait été fixée, en principe au 2 juin. Elle a du, en raison des élections et de la fête patronale, être avancée in extremis au 24 mai, pour profiter de la vacance des deux salles municipales indispensables. En revanche, elle a duré trois jours au lieu des deux prévus.

Outre son matériel d'exploration, le Club a présenté au public toutes les collections réunies en vingt ans d'existence et d'activité ininterrompue, un nombreux assortiment de minéraux et de fossiles du Haut-Jura, une sélection d'insectes cavernicoles, des ossements d'animaux quaternaires disparus, et de nombreux plans illustrés de photos de grottes ou de gouffres. Le tout couvrait environ 80 mètres carrés de tables et de panneaux. Le prêt, par un de nos amis, d'une collection riche et variée de silex et d'objets de bronze, récoltés il y a près d'un siècle aux environs de Salins, a permis, avec ce qui a été récemment trouvé aux environs de Saint-Claude, de présenter une gamme assez complète de l'industrie humaine dans nos régions du Paléolithique moyen à l'Age du Fer et au Gallo Romain.

L'exploration n'a cependant pas perdu ses droits, pendant ces trois jours. Ayant entendu parler par un visiteur de l'existence, sur Lajoux, Lamoura et le Manon de boyaux encore inconnus, quatre spéléos sont partis y ramper, en dehors de leurs heures de service, soit du lever du jour à midi. Ils en ont rapporté les plans et plusieurs insectes cavernicoles, qui ont été aussitôt exposés en bonne place.

Le lundi 26 au soir, nos membres actifs ont tous été d'accord pour reconnaître "qu'ils avaient eu du boulot, mais que cela valait la peine", et plusieurs parleraient déjà de recommencer l'exposition l'an prochain, quand un des derniers visiteurs, Monsieur le Maire

de Saint-Claude, émit une autre proposition. La Ville possède un musée, que le manque de place a fait reléguer sous les toits de la Grenette, et qui est de ce fait inconnu même de la plupart des san-claudiens. Or, ce musée renferme de très belles choses, une remarquable collection de minéraux, des armes et outils néolithiques, ainsi qu'une pirogue (en triste état, mais réparable) provenant des premières fouilles faites à Chalain. La Société des Naturalistes et divers particuliers possèdent des collections intéressantes. Pourquoi n'essayerait-t-on pas de réunir toutes ces collections pour une exposition annuelle de longue durée, qui serait pour la Ville, un attrait touristique supplémentaire en attendant qu'un musée digne du nom puisse être aménagé ?

Eh oui ! Pourquoi pas ? Le Spéléo-Club est tout à fait d'accord.

En fin mai, la pluie a continué de tomber, ce qui n'a pas empêché nos spéléos de faire de nouvelle "premières", cette fois aux environs de Pratz, avec la descente dans un petit gouffre et dans une grotte, définie par ses explorateurs comme une "mini Pontoise", entendons un puits s'ouvrant à la voûte d'une galerie large et basse.

Le premier juin, les mordus de la géologie se sont rendus à Sirod au Congrès des sociétés naturalistes de Franche Comté, ont visité les sources de l'Ain, et ont participé l'après-midi aux environs des Planches-en-Montagne, à une excursion au cours de laquelle ils ont entendu, sur l'évolution des massifs, des exposés faits sur place par des spécialistes.

Un gouffre "inexploré" avait été signalé en forêt de Chamfromier. Il ne s'agissait en fait que du gouffre des Avalanches déjà visité il y a plus de deux ans. Une prospection menée dans un secteur où les familiers de la forêt avaient signalé d'importantes fissures, n'a pas apporté de nouvelles découvertes. La soirée s'est terminée au bord du Tombaret, encore à demi plein de neige. Cependant, au cours de cette prospection, des renseignements avaient été recueillis sur un autre gouffre du plateau de Retord "inexploré" lui aussi. Tout en ne se faisant guère d'illusions à ce sujet, car nos amis genevois hantent souvent ce secteur, les san-claudiens avaient prévu de chercher ce trou et d'y descendre le samedi suivant. Un formidable orage a eu raison de ces beaux projets. Trois semaines plus tard, une équipe est allée prospecter les lieux sans réussir à découvrir ce fameux gouffre.

Le 26 juin a eu lieu, comme tous les ans maintenant la sortie annuelle du Club. Les spéléos et leurs familles sont allés faire griller les côtelettes sous le grand porche de la grotte de Saint-Hymetière. Le tournage d'un film était prévu dans la grotte même. Si les extérieurs sont convenables, aucune vue n'a été prise sous terre, un des accus servant à l'éclairage ayant éclaté à sa mise en service. La journée s'est terminée par une visite collective jusqu'au siphon de la grotte de Corveissiat.

Au début d'août, le Père Colin a jugé bon de donner l'exemple à ses jeunes camarades, en allant faire à l'Ecole Nationale de Spéléologie, un stage dont il nous fait plus loin le récit détaillé.

Pendant ce temps, la jeune équipe est sortie de son trou pour aller visiter les grottes de l'Ardèche, aménagées ou non. A Marzal, à la Cocalière et à la Forestière, nos spéléos ont eu le plaisir de rencontrer des collègues compréhensifs et cordiaux, qui les ont aussitôt autorisés à explorer d'importants prolongements non ouverts au public, et à prendre toutes les photos qu'ils pouvaient désirer. Par contre, ils se sont cassé le nez à Orgnac devant une interdiction formelle de dépasser les limites réservées aux visiteurs payants, et ont immédiatement passé leur chemin.

En fin août, l'équipe san-claudienne a reçu, pour la troisième fois, la visite d'un groupe anglais venant d'Oxford, dans un "minicar" bien pratique pour l'approche des trous. Tour à tour, les Moulins, Couesnans, Beaumain, ont été parcourus. Une nouvelle et importante continuation a

même été trouvée à la grotte de Couesnans, pourtant jugée définitivement terminée, après de nombreuses explorations par de nombreux clubs. Pendant la même période, de jeunes garçons et filles de la colonie de vacances de Fresne, encadrés par leurs moniteurs, se sont joyeusement initiés à la spéléologie, sous notre conduite, dans des grottes sans danger.

La grotte de Couesnans, redevenue objectif numéro un, a été attaquée courant septembre. Le prolongement entrevu comporte une terrible chatière, où deux de nos hommes seulement ont pu passer, et un parcours très aquatique. Plus loin un puits de dix mètres donne sur une énorme salle très haute et décorée de concrétions intactes. Dans un angle de cette salle, le torrent n'attend qu'une ondée pour jaillir d'un gouffre d'eau. Cette partie de Couesnans peut constituer un piège mortel en cas de crue subite, et vu la rigueur des obstacles pour y parvenir, on espère que les concrétions ne subiront pas les outrages habituels.

Le Club, à la demande des Naturalistes San-Claudiens, a participé à leur manifestation annuelle, par une mini exposition, principalement de fossiles.

Enfin, en octobre, la sécheresse tant attendue s'est produite. La grotte de Tailla, une des premières à devenir pénétrable, a été topographiée. Puis la grotte des Foules s'est ouverte à la circulation du courant d'air d'abord, des spéléos ensuite. Les secteurs d'attaque ont été signalés à des membres actifs qui depuis quelque cinq ans qu'ils appartenaient au Club, n'avaient pas encore eu l'occasion de les reconnaître. Le torrent roulait un volume respectable 8 à 10 mètres cube minute, ce qui n'a pas empêché un siphon des galeries profondes de se désamorcer. D'autres voûtes mouillantes, à mi-parcours de la galerie principale, ont permis en s'asséchant, une jonction qui était supposée mais qui n'avait jamais été vérifiée dans de profondes diaclases.

La sécheresse avait réveillé de nombreux projets en suspens pour qu'on puisse les réaliser tous en une si courte période, et comme les meilleures choses ont une fin, le mauvais temps est revenu à la mi novembre, renvoyant nos équipes à des visites de routine. Les nouveaux inscrits ont "fait leurs classes". Une "première" a même été réalisée en leur compagnie dans des cheminées et des galeries secondaires de la grotte de la Pontoise !

En dernière minute, on signale qu'une équipe, en visite topo à la grotte des Moulins à suivi non loin de l'entrée, un nouveau passage très étroit, en correspondance avec le torrent, et que les travaux de déblaiement

poursuivis à l'extrémité de la grotte de Valfin ont permis d'avancer de trois nouveaux mètres.

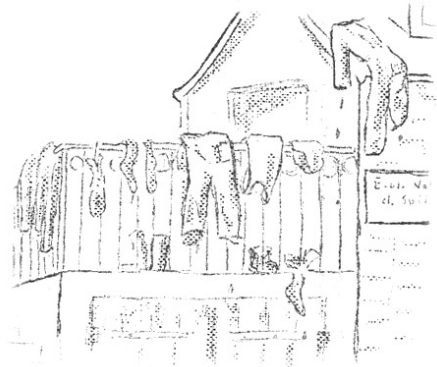
□ UN STAGE A FONT D'URLES

Par Jean Colin

A défaut de candidats dans la jeune équipe, pour les stages de moniteurs et d'initiateurs, je me suis fait inscrire à la session spéciale, que la Fédération organisait à Font d'Urles dans le Vercors, pour les spéléos chevronnés, comptant plus de 32 ans d'âge et plus de 10 ans de service actif, et susceptible d'être honorés du titre de moniteur fédéral.

La station de Font d'Urles est perdue sur le plateau, à quelques 25 kilomètres de toute gare ou station de cars. Le problème de l'approche a été résolu sans difficultés quand, sur la liste des participants, j'ai relevé le nom de mon ami Lucien Cordier, Président du Groupe Spéléo-Préhistorique Vosgien, qui pouvait au prix d'un léger détour par le Haut-Jura, me prendre ce service amical.

Mercredi 6 août - Voyage sans histoire, sinon sans orages, par Bellegarde, Belley, Pont-en-Royans, enfin Saint-Jean-en-Royans où commence la montée vers la gigantesque falaise du Vercors, pour gagner Font d'Urles, à 1400 mètres d'altitude. Nous arrivons dans les délais, et, parmi diverses constructions, colonies, chalets, hôtels, nous trouvons sans difficulté notre objectif. Il nous a suffi de repérer de loin, devant une bâtisse, des occupants dont l'allure cavernicole ne trompe pas les habitués. Des combinaisons terreuses, des chemises et des caleçons et des chaussettes sèchent sur les balcons et sur les toits. C'est bien là ! Voici d'ailleurs notre ami Bob Vouay, le Parisien qui péroré, avec sa truculence habituelle, au milieu d'un groupe de jeunes stagiaires.



Ma proche soixantaine inspire peut-être aux jeunes les marques extérieures du respect, mais il me semble néanmoins surprendre dans leurs regards une certaine ironie. Nous apprendrons presque aussitôt que les onze participants au stage spécial ont été baptisés, avant leur arrivée, la "promotion des fossiles" ! Il y a des fossiles très bien conservés. Il s'agira de prouver que nous appartenons tous à cette catégorie !

Le Directeur adjoint des stages, J.X. Chirossel nous accueille et nous dirige sur notre local, où douze lits superposés deux à deux attendent nos quelques siècles d'âge et d'activité.

Bientôt, nous faisons connaissance avec les autres "fossiles" dont, à défaut du physique, les noms ne nous étaient pas inconnus : le Marseillais G. Propos, le Pyrénéen M. Cabidoche, l'Ardennais J. Tisserand, le Savoyard H. Pontille, le Drômois W. Levier, les Parisiens B. Vouay, T. Matteudi et G. Conrad. Avec un Vosgien et un Jurassien, ce sont des échantillons de toute la vieille garde souterraine de France qui se trouvent réunis dans ce stage.

Nous rencontrons aussi de jeunes camarades de la région de l'Est : A. Letoublon de Mouthé et P. Pétrequin le préhistorien de Besançon, que je croyais occupé à une fouille très urgente dans le pays de Montbéliard : "Il faut bien un peu changer de boulot, autrement ce serait monotone !"

Au repas du soir, pris à l'hôtel voisin, qui fait office de cantine spéléo, nous retrouvons de vieilles connaissances, le Directeur des stages, M. Letrone et le Responsable scientifique Ph. Renault. Ce sont deux joyeuses tables d'anciens qui se réuniront ainsi chaque jour. Et de quoi parler entre spéléos, sinon de trou ! Si on additionnait les kilomètres de galeries et de puits dont il a été question, on se retrouverait aux antipodes. Quant aux "bonnes histoires" souterraines, il faudrait un livre et beaucoup d'audace pour les imprimer toutes !

Le soir, réunion dans des salles de E.N.S. Tout doit être fini à 22h30. C'est du moins ce que décrète le programme officiel et affiché, mais chacun sait que les spéléos ne s'aperçoivent jamais du temps qui passe, et nous apprendrons que minuit est, à Font d'Urles, une heure très normale pour aller se coucher.

Michel Letrone présente officiellement les "fossiles", ou plutôt ceux-ci sont invités à décliner eux-mêmes leur identité et leurs états de services, aux joyeux applaudissements de quelques cinquante jeunes spéléos présents, qui se sont intitulés la "Promotion des Shadoks".

On passe ensuite à une longue discussion sur l'organisation actuelle et future de la Fédération, discussion instructive même pour les anciens, qui ont besoin de se mettre à la page. On reprend point par point des articles parus dans l'Editorial d'un club méridional. Après quoi, chacun regagne son cantonnement.

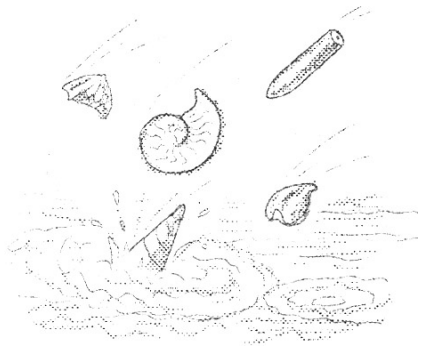
Jeudi 7 août - Notre groupe descend à la grotte de Gournier par les impressionnantes gorges de la Bourne. De toutes parts apparaissent les ouvertures de nombreuses grottes, où Chirossel nous assurera qu'il n'y a plus de mystère à découvrir.

D'après la description, le Gournier comporte une galerie sèche de 1500 mètres environ, puis des galeries d'eau. La route nous amène au pied de l'escarpement où s'ouvre la cavité. Le sentier passe devant une autre grotte, celle de Couffin, où on marque un arrêt. Celle-ci est une grotte bien vivante, avec peu après l'entrée, une voûte souvent mouillante.

Il ressort des explications plus ou moins confuses des grands chefs que la grotte de Gournier, est en ce moment visitée par une nombreuse équipe, qu'il y aurait des embouteillages, et qu'en conséquence, il est préférable de changer d'objectif, et de faire plutôt le Couffin. Nous avons tous l'impression, non démentie formellement, que

le coup a été prémédité ! "Au bouillon... les fossiles... !

La première salle de la grotte est ouverte au public et joliment aménagée. Des projecteurs, placés au fond d'un bassin d'eau verte, illuminent le plafond ruisselant d'innombrables "macaronis" translucides, des "fistuleuses" dont certaines dépassent deux mètres de longueur. On pourrait objecter que des grosses stalagmites ont bizarrement poussé sur du sable au bord de l'eau, mais il faut être spéléo pour s'apercevoir qu'elles ont été transplantées.



Cent mètres plus loin, c'est la voûte, tellement basse sur l'eau, que pour la passer sur un bateau monoplace, je suis obligé d'enlever mon casque, et de frotter du nez à trois reprise. Après quoi, c'est une grande salle, puis une haute galerie de roche vive parcourue par un torrent.

On remonte au mât une première cascade, puis on franchit toute une série de marmites. Il faut obligatoirement se mettre à l'eau, et repérer l'itinéraire suivi par les premiers, car le sol est inégal et le limon a vite fait de le dissimuler complètement.

Les trous d'eau deviennent de plus en plus profonds, et je vois les hommes de tête longer la paroi d'un bassin, dans l'eau jusqu'au ventre. Pour le principe, je décide de ne pas me tremper, et je trouve la solution. Il suffit de franchir le trou en opposition, à un mètre au dessus de l'eau, ce qui est relativement facile avec des souliers à clous. Cordier adopte le même procédé pour la beauté du geste.

L'eau n'est cependant pas très froide, 9° paraît-il. C'est presque chaud à côté des 5° habituels du torrent des Foules et des 4° paralysants des Cernois ou du pétrin de la Foudre. Quand le soir, j'en ferai la remarque, Chirossel m'adressera un sourire en coin : "Je ne savais pas que Saint-Claude était dans le Midi !"

Et pourtant, c'est vrai ! Thermomètre à l'appui.

Un arrêt pour permettre à Ph. Renault de mesurer la proportion de gaz carbonique, dont aujourd'hui le degré est très supportable. Nous sortons du réseau actif en permanence. L'eau n'est plus courante, mais il y a toujours autant de marmites, et ce n'est qu'aux deux tiers du parcours total que l'on arrivera à des galeries sèches, et qu'apparaîtront quelques concrétions rares mais très jolies.

Le parcours du Couffin est presque partout large et peu accidenté. Il serait même facile, à mon avis, s'il n'y avait pas tous ces bassins, dans lesquels je m'obstine à me plonger le moins possible, ce qui m'entraîne à une gymnastique supplémentaire.

Il est deux heures de l'après-midi quand nous nous arrêtons pratiquement au terminus explorable. Comme le chef a décidé que nous mangerions à la sortie, nous avons tous l'estomac dans les talons. Michel Cabidoche se plaint dans un genou, d'un rhumatisme que l'humidité a du réveiller. On décide que je l'accompagnerai pour faire tranquillement le chemin du retour, tandis que le gros de l'équipe visitera une des cheminées terminales.

Nous partons Michel et moi, en suivant une galerie rocheuse qui nous amène sur une branche du torrent que nous croyons reconnaître. Nous avons cependant quelques doutes, mais il est vrai que nous n'avons parcouru la galerie principale qu'une fois, rapidement et dans l'autre sens. Nous continuons donc de descendre jusqu'au moment où, en pénétrant dans un réseau de galeries basses et ramifiées, nous sommes sûrs de nous être trompés de chemin.

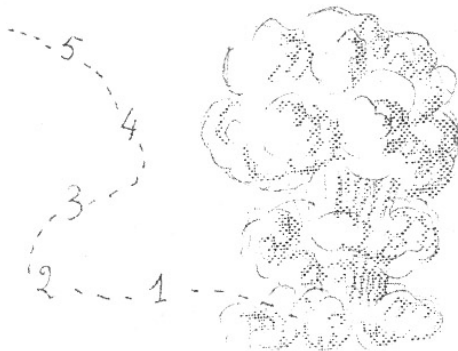
C'est donc 600 mètres de parcours qu'il faut gravir en sens inverse pour retrouver l'embranchement vers la sortie, et avec l'appréhension de ne pas rencontrer le gros de l'équipe qui pourrait déjà être reparti. Une demi-heure plus tard, nous sommes rassurés, en apercevant la lumière de Philippe et en entendant les voix des "ramoneurs". Il paraît que le bon passage est difficile à trouver, et que nous avons suivi un réseau secondaire qui aurait amené à un siphon.

Nous préférons attendre les autres plutôt que de refaire une nouvelle tentative. L'équipe regroupée repartira vers la lumière une heure plus tard, et c'est à six heures du soir que nous pourrons enfin enfiler des habits secs, après nombre de nouvelles immersions, et prendre notre repas de midi.

J'ai été bien surpris, quand des camarades de tous âges ont paru considérer comme une performance exceptionnelle, le fait, pour le seul grand-père du stage, d'avoir "fait le Couffin", même en passant la première gouille en bateau, alors que les autres s'y sont résolument trempés. Ces gaillards auraient fini par me rendre orgueilleux... !

Le soir, un ingénieur des Eaux et Forêts, chargé du projet de Parc Régional du Vercors, vient nous entretenir de cet aménagement, nous demander nos suggestions, et nous présenter de magnifiques diapositives de la région. C'est encore vers minuit que nous réintégrons notre dortoir.

Une heure plus tard, un bruit insolite réveille la chambrée. Un magnétophone, poussé au maximum, tonitrué des chiffres par la porte entrouverte, puis un vacarme fracassant. C'est l'enregistrement d'un tir de mine, dont deux farceurs ont cru bon de



gratifier les "fossiles". Ceux-ci ont du retrouver d'instinct le vocabulaire militaire, si on en croit les apostrophes qui tombent de tous les lits. "J'ai cru qu'ils venaient pour nous virer !" dit une voix dans le noir.

Une demi-heure après, la porte se rouvre doucement, et le compte à rebours reprend. On entend retentir le vieux cri de guerre : "A vos polochons !" Deux silhouettes

disparaissent vivement dans le couloir. Ce sera la dernière alerte.

Vendredi 8 août - Nous commençons la matinée par une revue du matériel de l'Ecole : treuil Pomagalski, échelles de tous modèles, descendeurs, mât, freins, cordes etc. Peu de nouveautés, et nombreux commentaires. Il ressort des remarques des utilisateurs que tout matériel comporte des avantages et des inconvénients. Démonstration aussi de la civière Castin, dans laquelle le "blessé" W. Levier, se trouve en un rien de temps "momifié" par une dizaine de mains expertes.

Ensuite, nous montons à la glacière de Font d'Urles, dominée par une paroi verticale d'une trentaine de mètres. Toute une colonie de vacances assiste au spectacle journalier de l'entraînement des spéléos. Toutes les mouches du plateau s'y sont aussi donné rendez-vous, et à défaut cette année de moutons en transhumance, tâtent du cuir cavernicole.

J.X Chirossel nous fait une démonstration de l'utilisation rationnelle des "spits", pour l'amarrage des agrès, et aussi d'un autre matériau moins coûteux : le fer à béton... puis descente au frein et remontée à l'échelle, nous passons à la mise en place d'un ensemble compliqué de descendeurs, freins et poulies destiné à permettre la descente et la remontée facile à la corde lisse. Les anciens paraissent estimer que les vieilles méthodes sont plus simples et plus rapides.

L'après-midi, chacun des stagiaires est invité de faire la preuve de ses talents pédagogiques en parlant, pendant un quart d'heure, devant ses camarades et un jury, sur un sujet se rapportant à la spéléologie, et en répondant ensuite aux questions de l'assistance. La sonnerie impitoyable d'un réveil coupera la parole au conférencier trop bavard, qui n'aura plus qu'un délai (un peu extensible...) de trente secondes pour conclure.

Les vétérans sont en grande majorité devenus des "scientifiques". Tour à tour la géologie, la topographie, la biologie sont évoquées, et l'intérêt des exposés ne se relâche pas. Personnellement, j'ai prévu comme sujet : "Les gravures magiques des grottes du Haut-Jura", dont j'ai apporté tout une série de diapositives. Malheureusement, la salle est en plein soleil, et les projections y sont impossibles. Je suis donc obligé de me rabattre sur un sujet de remplacement : "La capture de la faune cavernicole".

Ce thème me procure la satisfaction de voir le Président René Ginet, qui est un éminent spécialiste de cette faune, prendre des notes. J'apprends qu'un de mes pièges, aussi efficace pour la capture qu'inoffensif si on oublie de le relever, est une nouveauté intéressante. J'apprends aussi, au cours des commentaires, que le commerce de certains insectes rarissimes est très rentable, et que les pirates qui s'y livrent n'hésitent pas, pour maintenir les cours, à dépeupler les stations au moyen de pièges destructeurs, qu'ils "oublient" volontairement de relever. On peut espérer que ses margoulines ne s'intitulent pas spéléos.

Le soir, nouvelle réunion avec la participation d'un représentant de la Mutuelle Nationale des Sports, qui nous fait un exposé très documenté sur la question des accidents et responsabilité civile, et qui répond à de nombreuses questions concernant notamment l'assurance des équipes de secours.

Par extraordinaire, on se couchera relativement tôt ce soir. Mais à peine avons nous regagné notre local que les jeunes nous font une nouvelle force en versant sous la porte une bonne dose d'alcali destiné aux colorations.

En quelques minutes, l'atmosphère devient suffocante, et c'est toutes portes et fenêtres ouvertes que nous passerons la nuit... à la satisfaction générale. Il a bien été question un moment, d'une expédition punitive. Par respect du matériel, nous renonçons à

démontrer aux "Shadoks" que le virage, la mise en guérite et l'escrime au polochon n'ont plus de secrets pour les anciens.

Samedi 9 août - C'est le grand jour de l'inauguration officielle de l'Ecole Nationale de Spéléologie, mais dans la matinée, les "fossiles" devront encore subir une épreuve, sous forme de conversation avec un jury, où siègent le Président de la F.F.S. R. Ginet, entouré de M. Letrone, Ph. Renault, JX. Chirossel et Paul Dubois, qui me pose la question suivante : Penses-tu que la possession d'un diplôme de moniteur te donneras plus d'autorité dans ton club ? "

J'ai toujours considéré que la valeur personnelle d'un homme ne s'appréciait pas au poids du parchemin, et que l'estime et l'amitié de mes camarades ne dépendait certainement pas d'un examen, et je le dis franchement. Pourtant, j'ajoute que, si j'ai suivi le stage à près de 60 ans, c'était un peu pour démontrer au moins anciens, qu'ils auraient tort de ne pas essayer d'en faire autant.

"Que penses-tu du stage ? "

Pour moi, il a été surtout une occasion de rencontrer des spéléos que je n'aurai jamais connus autrement. Nous avons tous aussitôt fraternisé, et pour adopter la terminologie actuelle, nous avons discuté de nos problèmes, et nous nous sommes "recyclés".

Il est ensuite question de notre organisation départementale et régionale. De même que la veille, la sonnerie du réveil clôt l'entretien.

Dans l'après-midi arrivent les "autorités", précédées de la gendarmerie, et les reporters des journaux régionaux. Discours de M. Letrone, en qualité de Directeur de l'E.N.S., et du Président Ginet. Des spéléos parlent à des spéléos. Allocutions plus longues et plus administratives du Conseiller Général et du Sénateur. Après quoi, c'est la proclamation des résultats des stages.

Nous voyons Chirossel apporter toute une guirlande de petits bouts de bois, enfilés sur des drisses de coton et décorés de l'insigne de la F.F.S., avec inscription gravée au fer : "E.N.S. 1969". M. Letrone explique qu'il s'agit de trophées attribués aux lauréats du stage spécial, autrement dit, aux "fossiles". Ce sont des barreaux d'échelles "en bois", matériel contemporain de leurs débuts dans la carrière.

Dans la rigolade générale, on entend un des "fossiles" s'exclamer : "Ils veulent nous posséder jusqu'au bout ! "

Deux stagiaires étrangers, un Belge et une jeune Mexicaine, ont droit eux aussi à un barreau d'échelle, mais peint en tricolore. Quant aux instructeurs, chacun d'eux reçoit

un élément réduit d'échelle métallique, avec autant de barreaux qu'il a instruit de promotions.

Après proclamation des résultats des stages ordinaires d'initiateurs et de moniteurs, les tables sont prises d'assaut, les "fossiles" n'étant pas les derniers à participer à la bonne humeur générale, tout en exhibant fièrement leurs barreaux d'échelles.

Le stage est terminé, et déjà commencent la dislocation et les adieux. Avant de se disperser aux "quatre coins de l'hexagone", suivant la formule très officielle, les anciens décident de se retrouver tous l'an prochain, pour faire sous la conduite de H. Pontille, la traversée de la Dent de Crolles, par le Trou du Glaz. C'est un beau parcours, digne d'une équipe de Moniteurs Fédéraux.

□ LES CAVITES DE LA VALLEE DE LA SEMINE (suite)

En portant nos sacs le long de la vallée de la Semine, nous sommes arrêtés l'an dernier au Saut à l'Ane, à l'entrée des gorges qui séparent la combe d'Evuaz et la combe d'Orva. Cette année, nous continuerons à descendre le torrent jusqu'à Saint-Germain-de-Joux, où se termine notre secteur habituel de recherches.

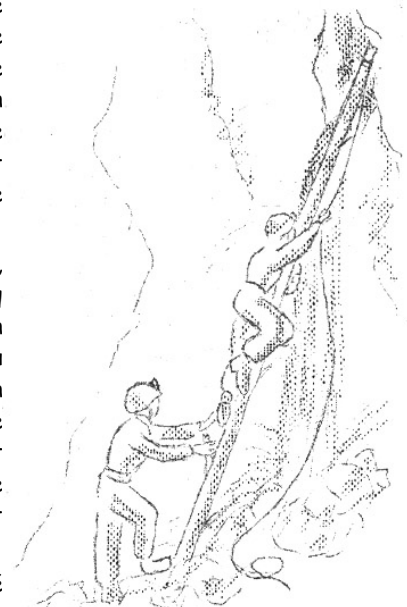
En creusant son lit dans les bancs massifs, puis dans les schistes argoviens, la Semine a laissé suspendu au dessus de son cours actuel, un certain nombre d'affluents, les uns devenus fossiles, d'autres encore actifs. D'une extrémité à l'autre de la combe d'Orva, on en compte pas moins de dix, six sur la rive gauche, trois sur la rive droite, sans compter de nombreux ruisselets temporaires.

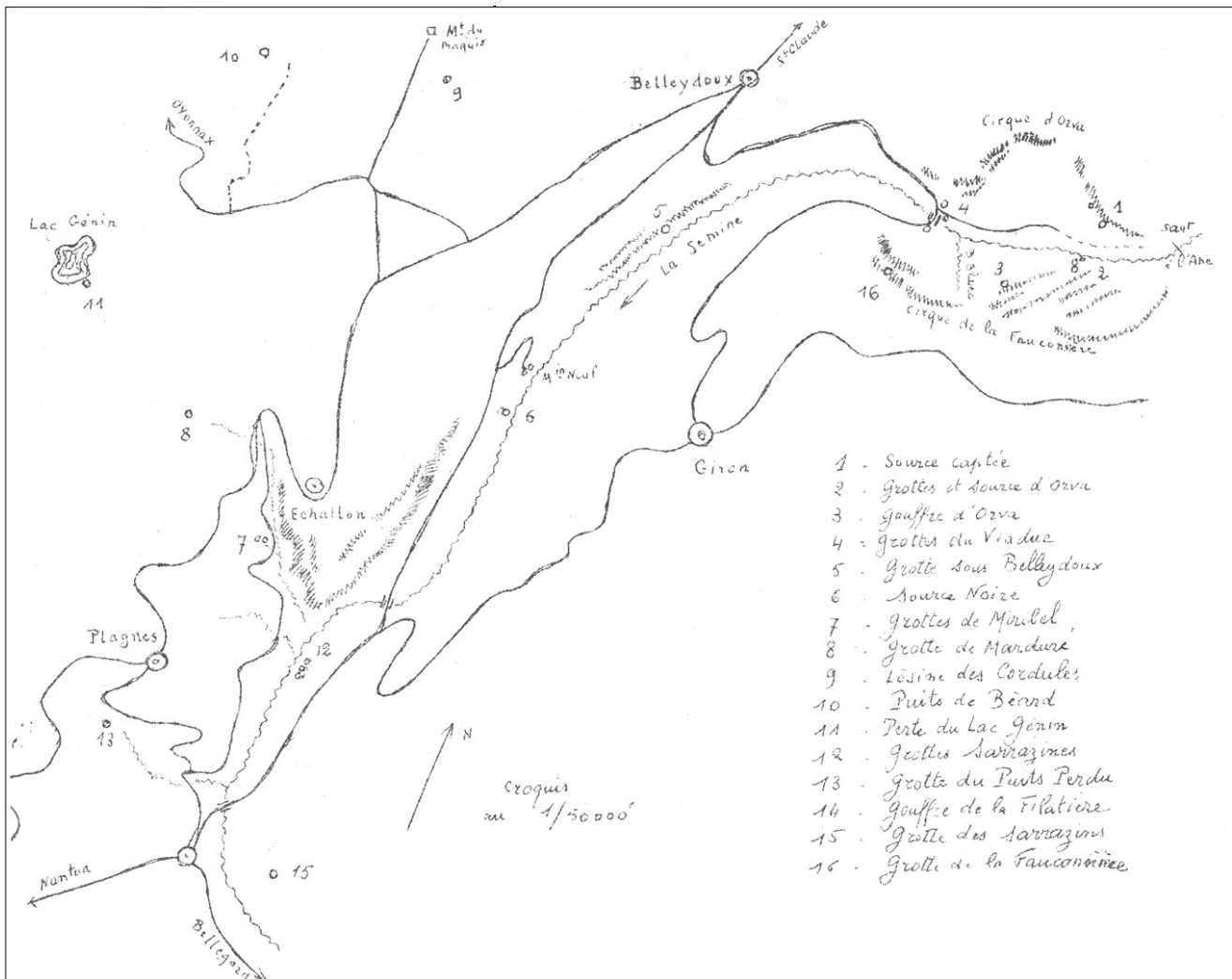
Sur la rive gauche, et juste à l'élargissement de la combe, trois cavités forment un ensemble intéressant. La première, en bordure de la rivière, est un gros auvent profond de quatre mètres, duquel sort une source permanente par un joint très bas. Il est vraisemblable qu'en profondeur la galerie d'eau diverge de la galerie amont de la grosse cavité qui s'ouvre, à cinq mètres de hauteur, dans la paroi à-pic d'un petit cirque, à une cinquantaine de mètres en aval.

Il est assez pénible d'atteindre au mâ, cette autre grotte, car une grosse cascade d'eau très froide en tombe en permanence, et ne se tarit partiellement qu'après une sécheresse prolongée.

L'exploration, par contre, en est vite terminée, car cinq mètres plus loin, on rencontre une vasque où l'eau bouillonne en remontant d'un boyau immergé. Cette vasque est toujours pleine d'eau, et la galerie du siphon, toute de roche vive est absolument impénétrable.

La troisième grotte a été trouvée par hasard dans la partie haute du même petit cirque, en suivant un balcon étroit et glissant. Son entrée se dissimule derrière des massifs de buis et une strate de rocher. La galerie, d'abord plane et couverte de concrétions pourries, plonge bientôt à-pic après un mauvais passage, où un bloc coincé ne laisse à la voûte qu'une très étroite chatière. Les parois deviennent lisses et sont couvertes d'une pellicule de limon qui les rend





extrêmement glissantes. Quinze mètres plus loin, on atterrit dans une salle de roche sèche et polie, au sol couvert de gros galets. Les premiers explorateurs ont été assez surpris d'y retrouver la lumière du jour, arrivant par une lucarne au niveau du sol. Cette seconde ouverture invisible du bas des rochers, s'ouvre sur la paroi du cirque, à mi-distance entre le porche emprunté pour la descente et celui de l'exsurgence précédente, les trois orifices étant situés à la même altitude géologique, dans le même joint oblique.

Il est donc vraisemblable que la grotte d'Orva a été autrefois la cavité vivante de ce réseau, avant de devenir un exutoire de crue de l'exsurgence actuelle, et de perdre toute activité lorsque cette source s'est trouvée elle-même parasitée par celle coulant en bordure de la rivière.

Bien entendu, nous avons essayé de trouver un passage vers l'amont en escaladant des cheminées, puis en déblayant le sable et les galets. Ce travail n'a pas abouti, tous les boyaux de roche vive dégagés s'étant révélés trop étroits pour livrer passage. La grotte, dont le sol est particulièrement revêtu de calcite cristallisée, est maintenant fossile. La

forte humidité constatée dans le boyau supérieur ne peut être due qu'à la condensation provoquée par le courant d'air qui circule constamment entre les deux orifices.

Il est de règle, quand on prospecte un secteur calcaire, à la recherche de cavernes, de ne négliger aucun lit de torrent, sec ou vivant, car il est bien rare qu'à son origine on ne trouve pas une galerie plus ou moins pénétrable.

Trois cents mètres en aval des grottes d'Orva, et sur la même rive, un important lit de torrent, visiblement actif par intermittence, vient rejoindre le cours de la Semine. Remontée sur près de 300 mètres, la pente de blocs roulés a conduit à un banc de rochers abritant l'entrée d'un petit gouffre émissif.

Il s'agit d'un puits de roche vive, très étroit, mais qui serait néanmoins pénétrable à un spéléo de petit gabarit, s'il n'était pas noyé à moins de deux mètres de profondeur verticale. Le siphon est vraisemblablement permanent, mais pourrait mener à une galerie remontant dans le plan de la stratification, et serait peut-être justiciable d'une vidange par un jeu de tuyaux. Encore une expérience à tenter un de ces prochains étés.

Dans les schistes argoviens, au milieu d'une pente d'éboulis dominée par la haute falaise de la Roche Fauconnière, se fait jour en temps de pluie, une autre exsurgence volumineuse : le Bief Blanc. Le torrent apparaît sur une grande surface, au fond d'une reculée qu'il a creusée dans les schistes, et tombe ensuite dans le vide d'une trentaine de mètres. Cette exsurgence doit évacuer la plus grande partie du réseau souterrain de Buclaloup.

L'observation à la jumelle, depuis plusieurs points de l'autre rive, distants de moins d'un demi-kilomètre, ne permet pas de déceler d'ouverture pénétrable au fond de la reculée. Personne, à notre connaissance, n'a encore eu la folle audace d'aller voir les lieux de tout près. Il faudrait, pour prendre pied dans le lit supérieur du torrent, effectuer, avec par instants un vide de près de 100 mètres sous les pieds, une traversée dans une pente de schistes pourris, et dans des couloirs où le moindre faux pas doit déclencher une avalanche de pierres.

L'expérience nous a d'ailleurs appris, à maintes reprises, que dans ce genre de terrain sans consistance, les porches des cavités s'effondraient au fur et à mesure de leur creusement, et que leur déblaiement jusqu'à une roche plus stable posait des problèmes généralement insolubles.

Dans les falaises supérieures de la Roche Fauconnière, existe une petite grotte sèche, longue d'une vingtaine de mètres, qui a été très récemment découverte et explorée. Cette grotte est du type même des cavités cutanées, formées par des écoulements superficiels, pendant une période glaciaire où le sol était rendu imperméable par le gel à très grande profondeur.

Sur la rive droite, le lit asséché en partie d'un autre torrent important a été remonté un soir par Colin et Ilhat, jusqu'au pied du premier escarpement des rochers du Montelet. Les deux prospecteurs n'avaient pas manqué de flair en supposant l'existence d'un trou, mais quelqu'un les avait précédés, et la grotte était fermée par une porte de fer après que son écoulement ait été capté. On devait apprendre par la suite, que le bénéficiaire du captage était la Commune



d'Echallon, et tirer la conclusion qu'avant que les équarisseurs achètent les bêtes crevées, l'eau courante avait dû amener dans les conduites bien des infiltrations suspectes, en provenance des gouffres de la Dâne et du Montelet !

Au Nord de la combe, le cirque d'Orva se développe en demi-cercle. Il est couronné d'une falaise de rochers ruiniformes dont les éboulements fréquents ont formé de longues pentes "d'égravines" très raides.

De nombreux petits torrents temporaires convergent vers sa base, et la plupart de leurs lits ont été remontés. Tous prennent naissance dans les schistes, ou apparaissent à la base des pentes d'éboulis, de sorte que les exurgences sont ou impénétrables, ou introuvables. Nos collègues suisses signalent cependant, sous l'escarpement Sud, une petite grotte sèche, que nous n'avons pas encore eu le loisir de rechercher.

Nous arrivons maintenant à l'étranglement du lit de la rivière, enjambé par le viaduc où passe la route de Belleydoux à Giron. On remarque, dominant l'entrée Nord de ce pont, l'orifice d'une grotte, aux trois quart obstrué par une grosse dalle circulaire.

On prétend à Belleydoux, que ce bloc est ce qui reste d'une porte à secret, fermant un souterrain qui aboutissait au château de Gobet, sur un piton dominant l'entrée de la grotte.

Certains, mieux informés encore, veulent que le passage ait été autrefois suffisant pour livrer passage à un homme à cheval, et que certains sires de Gobet l'aient utilisé pour des sorties nocturnes, en cachette de leurs épouses. Et bien entendu, comme il n'y a pas de souterrain sans trésor, celui des seigneurs de Gobet devait s'y trouver caché !

Une forteresse existait bien à Gobet. Elle a été définitivement ruinée pendant les guerres de Franche Comté. Toutes les pierres ont dû être aussitôt récupérées, car on a du mal à le localiser aujourd'hui ses contours exacts.

A notre première visite à la grotte du Viaduc, nous avons trouvé traces de travaux de fouilles, dont le but était vraisemblablement de retrouver le passage supposé... et le trésor. En fait, la cavité ne comporte qu'une seule salle divisée en deux parties par un gros éboulis. On y trouve en quantité des galets amenés de l'extérieur par un ancien glacier. A son extrémité, il n'existe qu'une diaclase terreuse, qui va en se rétrécissant, au point de devenir impénétrable, même aux putois. Un jour, à une dizaine de mètres devant nos lampes, un de ces petits animaux tournait sur place, complètement affolé de ne pas pouvoir s'enfuir plus loin.

A l'autre extrémité du viaduc, et en bordure immédiate de la route, on remarque l'ouverture d'une autre cavité. Ce n'est qu'un auvent, large de deux mètres et profond de cinq mètres, creusé par la gélivation dans une couche fissurée.

Enfin, un peu en amont du viaduc, et dans l'escarpement de la rive droite, on remarque une exurgence qui coule à gros bouillons en temps de pluie. Pénétrable après une période de sécheresse, le boyau de roche vive ne se laisse visiter que sur une courte distance.

Sous le village de Belleydoux, la Semine, après avoir franchi un défilé rocheux et accidenté, s'engage dans une vallée élargie entre de longues pentes boisées. A l'Est, sous le village de Giron, les affluents sont nombreux, mais il ne s'agit que d'écoulements superficiels, pour la plupart temporaires. A l'Ouest, on découvre dans un banc tabulaire, à un kilomètre environ au Sud de Belleydoux, une première grotte fossile.

Son entrée, toute ronde, est le début d'une galerie terreuse, un peu concrétionnée à son extrémité, 21 mètres plus loin.

Plus rien ensuite, jusqu'aux sources du Moulin Neuf, sous le village d'Echallon. La plus importante, dite "la Source Noire" se fait jour dans une épaisse végétation aquatique, à 400 mètres en aval du moulin, et presque en bordure de la rivière. Bien que temporaires et sortant de galeries effondrées et impénétrables, ces écoulements sont très intéressants au point de vue géologique, car ils sont probablement les issues de la perte du lac Genin, à trois kilomètres à l'Ouest. C'est du moins ce qui semble résulter des observations faites depuis une quarantaine d'années par le propriétaire du Moulin, qui a remarqué que, chaque fois qu'un gros orage avait donné sur la vallée parallèle où se trouve le lac, les sources commençaient à couler abondamment de 24 à 48 heures après. La dénivellation entre la perte et la Source Noire est de (836m - 570m) 266 mètres.

Nous avons appris qu'il y a cinq ou six ans, une coloration avait été faite à cette perte, à un moment où la Commune de Charix avait envisagé d'en capter l'eau. Le lac étant situé à l'origine d'une vallée qui s'élargit vers le Sud, il était tentant de situer la résurgence au bas de cette vallée. Toutes les sources entre Saint-Germain-de-Joux et Nantua ont été surveillées. La coloration n'y est pas apparue.

Notons cependant que le passage de la

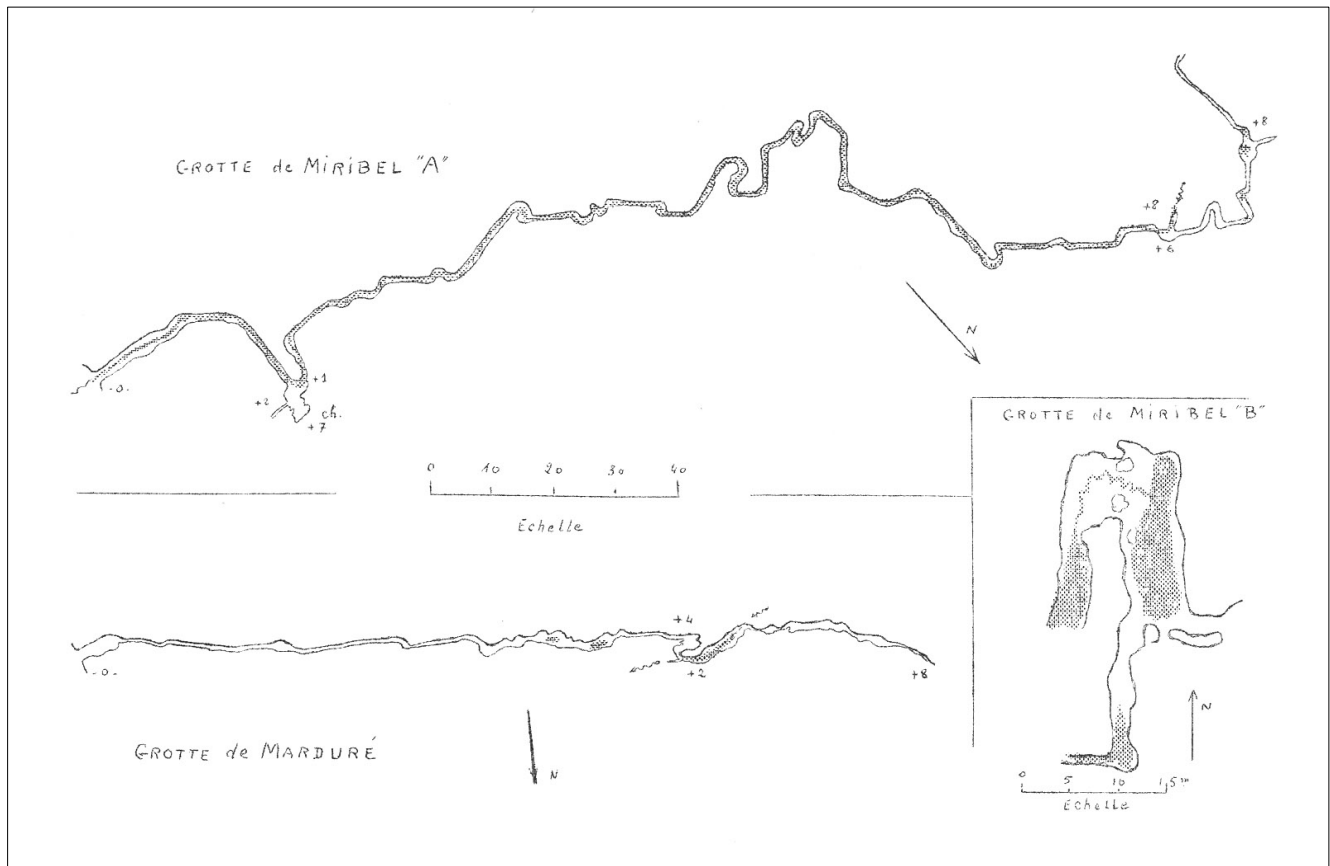
fluorescéine n'a pas été vu non plus au Moulin Neuf, mais, comme les sorties d'eau isolées dans la nature avaient été négligées, il n'est pas impossible que le colorant y soit sorti de nuit, ou assez diffus pour qu'un témoin non prévenu ne l'ait pas remarqué dans l'eau de la Semine, où se reflète une abondante végétation verte. Il faudrait pour aboutir à une certitude, refaire l'expérience avec des fluocapteurs.

Puis la vallée se rétrécit de nouveau, et la rivière s'engage dans une gorge longeant le village d'Echallon, à rive droite. Un haut cap de roche tabulaire sur lequel se dresse l'église sépare la vallée principale d'une autre vallée amenant sur la droite les eaux de plusieurs ruisseaux superficiels, et l'écoulement d'une grotte active, qui s'ouvre en bordure de la route d'Echallon à Saint-Germain-de-Joux.

De nombreux petits torrents descendent du plateau de Plagnes et cascaden le long de cette route, sur des lits garnis de tuf. Après avoir remonté sans résultats tous ces cours d'eau, nos spéléos sont arrivés à un petit cirque, haut d'une dizaine de mètres, d'où tombait une nouvelle cascade, et ont immédiatement remarqué au pied des rochers, une grotte à double entrée surbaissée.

En longeant, dans une nappe d'argile grise et gluante, une nappe d'eau à l'entrée, ils sont parvenus à une margelle un peu plus sèche, où apparaissent quelques colonnettes, et surtout, un très bel obélisque d'où suintement des infiltrations de voûte. La cavité se poursuit en deux couloirs, au sol de boue fluide, qui devient de plus en plus profonde. Le plafond s'abaisse et finit par toucher la surface du marécage.

Sortis de cette grotte aussi sales qu'il est possible de le devenir sous terre, les explorateurs ont décidé, par acquis de conscience de grimper au dessus de la falaise pour remonter la cascade, en s'attendant une fois de plus à n'aboutir qu'au confluent de quelques ruisselets. Ils ont eu cependant la surprise d'arriver devant un porche carré, en plein calcaire lithographique portlandien, d'où sortait le ruisseau.



La cavité débute par un joint, dont l'eau courante a percé au centre la dalle inférieure, pour y creuser un canyon rectangulaire et sinueux. Les berges en sont rendues très glissantes par des infiltrations d'argile grise. Trente mètres plus loin, on arrive à un carrefour. A droite, c'est une cheminée fossile abondamment concrétionnée, surmontant un laminoir impénétrable. A gauche, commence un réseau vivant de diaclases. La galerie, haute de deux mètres et large d'un mètre en moyenne, est partout de section rectangulaire, et surmontée par le joint en demi lune qui a constitué le passage primitif de l'eau. Entre le porche et la fin des diaclases, on comptera pas moins de 53 changements importants de direction, dont plusieurs à angle très aigu, sur un parcours total de 269 mètres.

Un peu avant l'extrémité, un joint à la voûte amène l'eau courante. Après quoi, la galerie devient relativement sèche, puis se divise en deux joints. Le premier, sur la droite, est un laminoir impénétrable sur 3 mètres. L'autre a paru plus intéressant à une équipe qui, en 1967, a entrepris de l'explorer, après avoir siphonné une laisse d'eau à son entrée.

Il se pourrait en effet que ce passage rejoigne un peu plus loin, le réseau actif où le cours d'eau circule en tout temps. Une dalle, détachée de la voûte et barrant le passage dans ce laminoir très bas, n'a permis



d'augmenter la longueur explorée de la grotte que de vingt mètres. Paulin et Vincent prétendent que l'obstacle peut être attaqué au marteau et au burin. En 1969, Le Pennec et Selva ont émis des doutes quant à la possibilité de mettre en action une force de frappe suffisante, dans un espace vital aussi restreint. L'avenir tranchera la question.

Suivant notre habitude, nous avons donné à ces deux grottes désignées par le nom

générique de "balmes" ou "barmes", celui du lieu-dit ou du hameau le plus voisin. Elles sont devenues "Grottes de Miribel A et B". Nous avons appris que, par la suite, nos amis genevois, explorant la grotte active, l'avaient à leur tour baptisée "Grotte des Méandres", nom très évocateur.

En remontant la route vers Echallon, on remarque un nouveau petit cirque avec à sa base, un trou souffleur, au fond duquel on entend, par grandes eaux, couler un ruisseau. La partie visible de la galerie, un joint de roche vive et cristalline, haut au maximum de 20 centimètres, n'incite pas à tenter une désobstruction.

Plus haut encore, au dessus du carrefour des routes de saint-Germain et de Charix, il nous a été donné d'explorer en 1966 un autre cavité, la grotte de Marduré, qu'il est pratiquement impossible de découvrir sans guide, à la base d'un petit banc rocheux, derrière d'épais buissons.

Cette grotte débute par un joint demi-circulaire, dont le sol pierreux a été déblayé au centre. Un maquisard un peu corpulent aurait fait ce travail, pour pouvoir dormir sans que

Son ventre touche le plafond. C'est dire s'il faut ramper pour atteindre une suite de diaclases où, si parfois on peut avancer à quatre pattes, c'est sur un tapis de pierrailles anguleuses. A 140 mètres de l'entrée, le passage s'agrandit et le rampant peut redevenir bipède. C'est pour escalader un premier effondrement de gros blocs, au-delà duquel on pénètre dans une petite rotonde décorée de quelques concrétions.

De l'autre côté de cette petite salle se perd, en contrebas, un ruisseau amené par une diaclase parallèle à la galerie d'arrivée. Vingt mètres plus loin, en remontant ce passage par deux très méchantes chatières, on est arrêté par une trémie qui a bouché toute issue.

La surface du sol est très proche, car entre les blocs disjoints à la voûte, passe toute une chevelure de racines de buis. C'est ce qui a donné l'idée aux spéléos de rechercher en surface le point d'effondrement, et d'essayer de pénétrer par le dessus dans la suite de la diaclase. Le plan a été levé soigneusement et reporté à la surface du sol aussi exactement qu'il est possible de le faire dans les fourrés de buis et de ronces. Après quoi, Poelger et Vincent sont allés à l'extrémité de la galerie où, pendant cinq minutes, ils ont "braillé, sifflé, et cogné un bon coup".

Peut-être n'ont-ils pas fait encore assez de bruit ? Peut-être aussi que la fissure que Colin et Paulin avaient déblayée, et où ils tendaient l'oreille à l'heure "H", n'était-elle pas tout à fait la bonne ? Toujours est-il que l'expérience a raté totalement. Ce n'est que partie remise.

Remontons toujours la vallée secondaire jusqu'à son origine, une vaste cuvette dénommée "Prairie d'Echallon", limitée au Nord et à l'Est par des collines et à l'Ouest par une ligne de hauteurs boisées. Dans la "Prairie" au sol tourbeux, on peut observer en grand nombre des dolines et des petites vallées fermées. En bordure, des lapiaz profondément fissurés couvrent d'importants espaces. Deux gouffres ont été visités dans ce secteur, le Puits de Béard et la Lésine des Cordules ou gouffre du bois de Reverjoux.

Le Puits de Béard s'ouvre presque au sommet du versant Ouest. C'est un petit gouffre obstrué par un éboulis à la profondeur maximale de 17 mètres. Il est explicitement pointé et nommé sur les cartes IGN au 1/20000, mais détail amusant, en tant que citerne. Le dessinateur a sans doute pensé qu'un "puits" ne pouvait être autre chose qu'un trou artificiellement creusé, avec de l'eau dans le fond ! Poelger, Vincent et Colin qui en ont fait l'exploration en fin 1966 n'y ont trouvé que de la roche aride et, comme d'habitude, quelques vieux ossements d'animaux.

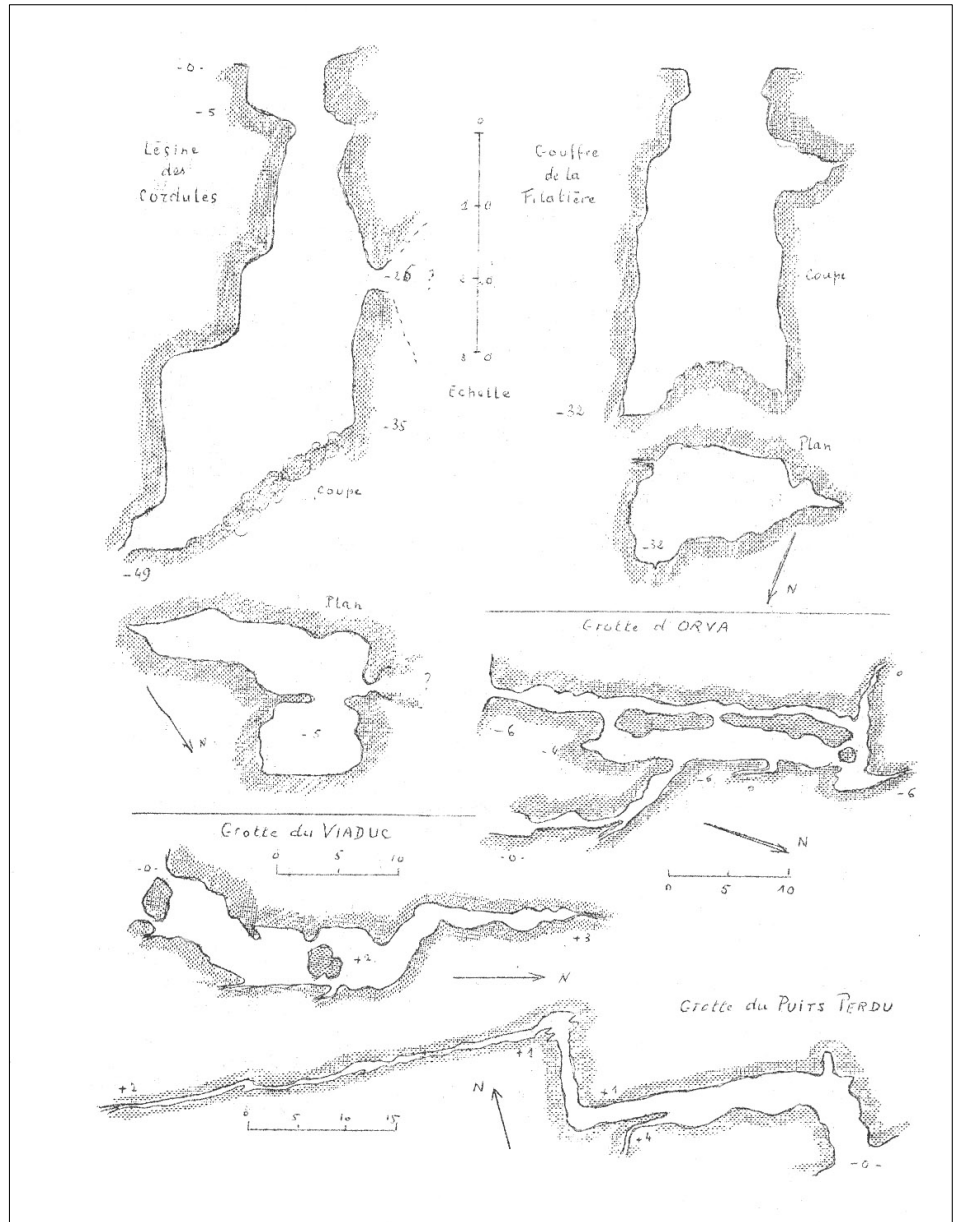
Bien qu'elle soit beaucoup plus importante, la lésine des Cordules ne figure pas sur la carte. Elle a été assez difficile à trouver, en bordure d'une étroite clairière, non loin du Monument du Maquis. Pourtant ce gouffre est très connu dans le pays, trop connu même, car il en a constitué longtemps le charnier attitré. Il semble même qu'il ait servi non seulement de cimetière pour les bêtes crevées, mais de fosses pour les déchets d'abattoirs.

Les premiers explorateurs connus de nous ont été, en 1946, nos collègues du Spéléo-Club de Genève qui, de leur propre aveu, ne sont pas allés au fond. Ils ont manqué d'échelle, et les émanations du charnier ne les ont pas encouragés à revenir. Un Lyonnais du Clan des Tritons est descendu à son tour vers 1958 et, à demi asphyxié, a dû remonter sans prendre pied en bas. Le camarade qui l'assurait était paraît-il, assis à côté d'un quartier de viande avarié, et l'échelle pendait le long d'une liane grisâtre, qui était de la tripaille !

Ces premiers explorateurs semblaient d'accord pour donner au gouffre une profondeur de 70 mètres environ, estimation raisonnable quand on songe que, dans le pays, on dit couramment que l'à-pic dépasse largement les 150 mètres.

Repéré enfin par les San-Claudiens en 1966, après un long périple dans les lapiaz, le gouffre a été aussitôt sondé par le procédé primitif, le jet de quelques grosses pierres. Les unes ont paru s'écraser à quelque 30 mètres de profondeur, d'autres ont rebondi plus bas, mais, pour aucune le temps de chute n'a correspondu aux 70 mètres annoncés. Poelger et Colin en avaient conclu qu'il pouvait exister, à mi-profondeur, un bouchon récent de baliveaux et de pierrailles, peut-être difficile à franchir. C'est donc avec un matériel important que ce trou a été abordé à l'automne 1967.

Par un premier à-pic de 5 mètres, on descend sur une plate-forme glissante et inclinée, qui s'engage sous un auvent et se coupe sur le vide. Poelger, parti en tête, a descendu 30 mètres de puits, a pris pied sur un palier couvert de vieux ossements, puis, en dévalant un énorme cône d'éboulis, a touché le



fond du gouffre à 49 mètres sous la surface. Zannoni et Vincent sont allés le rejoindre, assurés par Paulin et Colin.

Ce gouffre est l'élargissement d'une haute diaclase, qui se poursuit par des fissures verticales de part et d'autre du puits. Au point le plus bas, un peu d'eau s'écoule et il semble qu'en travaillant un certain temps à la broche, on pourrait pratiquer un passage. Des traces de pas dans l'argile ainsi que quelques initiales inscrites sur les murs, sans indication de date ni de club, ont prouvé aux San-Claudiens qu'ils n'étaient pas les premiers à faire l'exploration.

Il ne restait plus à l'équipe de regagner la surface. Toutefois, Poelger remontant en dernier, s'est offert une "première", en constatant qu'à mi-hauteur du puits, il était possible d'atteindre, en suivant une corniche, un élargissement pénétrable de la diaclase axiale.

Cette lucarne donne sur un puits parallèle au premier, probablement aussi profond, avec de l'eau dans le fond. Le passage paraissant assez étroit pour qu'il soit possible de s'y coincer, notre ami, seul maintenant dans le gouffre, a préféré ne pas tenter le destin, et a repris l'échelle, nous reviendrons !

Retournons à la Semine. Après la jonction des vallées, sous Echallon, la rivière fait une remarquable percée à travers un ancien banc

corallien, dans lequel elle a creusé un certain nombre d'excavations à divers niveaux. Ces auvents sont dénommés "Grottes Sarrazines". Comme toutes les nombreuses cavités ainsi désignées, elles ont du servir de refuges assez précaires aux populations voisines, au moment d'invasions. Le passage des Arabes a laissé le souvenir historique le plus vivace, et la dénomination attribuée à ces grottes abris a subsisté au cours des âges, bien que les envahisseurs n'aient certainement pas tous été de la race et de la religion de Mahomet.

A une vingtaine de mètres au dessus du niveau de la rivière, une de ces cavités assez difficile à atteindre à mi hauteur d'un couloir d'érosion, est curieuse au point de vue géologique. Son toit est une dalle plane et massive, supportée par un beau pilier madréporique torse. On relève dans son sol et ses parois, plusieurs encoches à poutres qui prouvent qu'en effet, elle a été aménagée et habitée.

Le principal intérêt du lieu est le banc corallien, entaillé par la rivière sur une épaisseur de 50 mètres environ. Il est à notre connaissance le plus beau et le plus complet de toute la région. La rive gauche, nue et sans végétation, offre en surface et à chacun de ses étages, des coraux, des madrépores dans un remarquable état de conservation, et d'innombrables fossiles, parmi lesquels plusieurs variétés de diceras et de nérinées qui sont des vraies pièces de musée.

Plus bas, et presque à l'entrée de Saint-Germain-de-Joux, la Semine reçoit encore, sur sa rive droite une vallée, celle d'un affluent sortant en grande partie de la grotte du Puits Perdu, sous le village de Plagnes.

L'entrée de cette grotte est très connue, en contrebas de la route de Plagnes à Saint-Germain. C'est un joint sous auvent d'où s'écoule, sur un lit de tuf, un petit cours d'eau à volume très variable. Le couloir d'entrée est facilement pénétrable et souvent visité par des touristes. A vingt mètres du porche, la galerie tourne à angle droit, la voûte s'abaisse, et le passage n'est plus qu'un laminoir très bas, large de deux mètres. Huit

mètres encore, et on recoupe une diaclase aux parois déchiquetées, dans laquelle il est très difficile de progresser sur 40 mètres.

A l'extrémité, un trou dans le sol laisse entrevoir une galerie encore plus étroite où circule une eau courante qui résurge en permanence dans un éboulis, à une cinquantaine de mètres sous le porche. La moindre pluie augmente le volume de l'eau. Le ruisseau remonte alors dans la diaclase et la rend inexplorable. Dans l'entrée même, un laminoir concrétionné, indépendant du cours principal, peut amener une abondante cascade qui tombe de la voûte.

Un gouffre important paraît se rattacher à ce réseau. Il s'ouvre en bordure de vallée, non loin d'une ferme jouissant de l'appellation insolite de "Jésus Christ". C'est sans doute pourquoi nos amis genevois le connaissent sous le nom de gouffre du Christ. Cependant, le nom exact, mentionné aussi bien sur les cartes I.G.N. que sur les pancartes le signalant aux touristes est "Gouffre de la Filatière".

Après avoir traversé une zone de dalles inclinées, burinées par l'érosion, on arrive en palier au bord du trou, qui baille au pied d'une petite falaise. La surface de l'entrée est très vaste, et la lumière du jour éclaire facilement le fond du puits profond de 32 mètres. C'est l'élargissement elliptique d'une diaclase, qui se poursuit à l'Est par des fissures impénétrables. A l'Ouest, la diaclase a donné, sur un balcon à mi profondeur, un semblant de passage qui devient vite inexplorable.

L'eau d'infiltration, qui se réduit maintenant à des suintements, s'enfuit par un petit bassin sablonneux, sur lequel un gros fût métallique est venu atterrir.

Comme tous les gouffres, celui de la Filatière a longtemps servi de dépotoir. Aussi est-ce sans difficulté que Miglio, Colin, Rouiller et Racine ont trouvé, parmi des ossements bien nettoyés, les quelques crânes de bovins qui, remontés à la surface et accrochés aux arbres voisins, sont habituellement les témoins d'une exploration heureusement terminée.



La dernière visite de la vallée est un énorme auvent, dans une falaise qui domine à l'est l'agglomération, de Saint-Germain, et d'où on jouit d'une vue imprenable. Il ne serait pas impossible qu'une fouille dans le sol et aux environs de cet abri, dénommé Grotte des Sarrazines, fasse découvrir des vestiges archéologiques.